SEN
8)

LE CONCERT INTERROMPU,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE;

Paroles de MARSOLLIER et FAVIÈRES,

Musique de H. BERTON,

Membre du Conservatoire de France.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre Faydeau, le lundi 11 *prairial an* 10.

Prix, 1 fr. 20 cent.

Chez Mad^e. MASSON, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Honoré.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RENWAL, bourgeois riche.	M. Chenard.
AMELIE, sa fille.	Mlle. Pingenet cadette.
CÉCILE, sa nièce.	Mlle. Pingenet aînée.
FIRMIN, amant d'Amélie.	M. Fay.
LINDORF, officier.	M. Elleviou.
ALFRED, officier d'un autre régiment.	M. Martin.
MOYSE, Juif.	M. Fleuriot.
GERMAIN, domestique	M. Cellier.
L'état-major.	
Officiers de divers régimens.	
Plusieurs dames.	Mlles. Gavaudan.
Un jockey.	
Un piqueur.	
Un coureur.	
Valets.	

La Scène se passe à Kœnisberg en Prusse.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi. *J. Mazoyer*

LE CONCERT
INTERROMPU.

Le théâtre réprésente un sallon; on y voit un piano, un bureau, une jolie table de déjeûner.

SCENE PREMIERE.

GERMAIN, CÉCILE.

CÉCILE

Quoi ! Germain, mon cousin n'est pas rentré chez lui ?

GERMAIN.

Non, Madame; monsieur Lindorf est allé voir la course avec monsieur Alfred, son ami : ils ne peuvent tarder.

CÉCILE.

C'est bon, laissez-moi. (*Germain sort.*) Sans la certitude que Lindorf veut épouser Amélie, la fille du riche Renwal, j'aurais bien pu faire la folie de me remarier; mais la raison a parlé, et je conserverai ma douce independance ; veuve, riche, que puis-je desirer encore? Non, non, je ne veux plus m'engager, et je dirai à toutes celles qui viendront me consulter.

POLONAISE.

Jeunes beautés craignez de tristes chaînes,
Ne vous livrez qu'aux jeux, à la gaîté.

L'amour, l'hymen souvent n'ont que des peines
Conservez votre liberté.
L'amant jura d'être fidèle,
L'époux promit des jours heureux ;
Bientôt l'amant change de belle :
Bientôt l'époux brise ses nœuds.
Pour vous quelle douleur cruelle !
Hélas ! hélas !.... jeunes beautés, etc., etc.

La femme adroite un peu coquette
Rit des trompeurs et des jaloux,
Et d'un coup-d'œil qu'elle leur jette
Les fait tomber à ses genoux ;
Tantôt vive, tantôt légère,
Elle séduit l'homme inconstant
Aussi bien que le plus sincère ;
Ah ! c'est charmant ! mais cependant
Jeunes beautés, etc., etc.

SCENE II.

CECILE, LINDORF, ALFRED.

CÉCILE.

Ah ! vous voilà, messieurs ?

LINDORF.

Bonjour, ma belle cousine ; (*à Germain*) Germain, le thé.

CÉCILE.

Eh bien ! la course était-elle brillante ?

LINDORF.

Superbe !

ALFRED.

Les plus jolies femmes ! il n'y manquait que vous.

LINDORF.

J'ai à vous proposer...

CÉCILE.

Quelque projet de fête, sans doute ; car on n'est

pas plus fertile ! on n'a pas plutôt effleuré un plaisir que vous en imaginez un autre.

LINDORF.

Si vous y consentez, nous passerons encore agréablement cette journée; nous aurons ce soir un concert.

CÉCILE.

A merveille!

LINDORF.

Mais ce sera tout simplement un concert d'amateurs; ensuite un souper d'amis, en famille, là en petit comité.

CÉCILE.

Il faut convenir, mon cher cousin, que vous et votre ami êtes bien les plus aimables étourdis que je connaisse, vous vous ruinez avec une gaieté.....

ALFRED.

Charmante Cécile, ne nous grondez pas trop, et daignez m'entendre. Aux premiers jours du printems un repas de corps nous rassemble chez le commandant de la place : on joue; Lindorf et moi nous faisons une societé au trente et un; nous jouons l'un et l'autre d'un bonheur insolent; il gagne trois mille ducats à un Anglais, j'en gagne autant à un négociant d'Amsterdam.

LINDORF (*malicieusement.*)

Traités favorablement par la fortune, et connaissant son inconstance.....

ALFRED (*avec malice.*)

Elle est femme. (*Cécile lui donne un coup d'éventail.*)

LINDORF.

Nous nous sommes promis tous les deux de jouir de ses faveurs; nous ne pouvons en tirer parti plus agréablement qu'en donnant des fêtes à celles qui savent si bien les embellir. Et c'est à vous, ma chère cousine, à vous qui avez bien voulu nous offrir un

asyle chez vos respectables parens; vous qui, depuis votre veuvage, bravez l'amour et ne chérissez que les arts..... l'etit Caton de vingt ans qui tournez toutes les têtes, en conservant toujours la vôtre.... Oui, c'est à vous que je m'adresse pour appuyer mon projet et le faire adopter par la société.

CÉCILE.

Allons, il faudra céder, je le vois, et venir au concert.

ALFRED.

J'espère que vous y chanterez.

CÉCILE.

Ah! mon dieu! que me proposez-vous? Chanter, moi! quand j'ai la poitrine brisée. (*Avec malice.*) La charmante Amélie vous dira une romance.... (*A Lindorf*) Fripon! vous l'écouterez avec toute l'ivresse d'un amour novice; elle chantera avec cette aimable timidité de l'innocence, et nous ne serons pas trop femmes; nous applaudirons franchement votre jolie future.

LINDORF, (*se rapprochant et bas.*)

Eh! qui a pu vous dire?....

ALFRED (*se levant.*)

Si vous le permettez, je vais écrire, de votre part, à vos deux cousines, pour les inviter à notre concert.

CÉCILE.

Volontiers.

LINDORF.

Enfin qui vous a dit que je songeais au mariage?

CÉCILE.

Allez-vous faire le mystérieux avec moi, qui suis de la famille? Quand la joie bruyante du cher papa, la tendre mélancolie de ce pauvre Firmin éconduit par vous, apprennent cette union à tout le monde,

bien plus, on doit venir me faire aujourd'hui la visite d'étiquette, en qualité de parente des deux côtés. Vous voyez bien que je dois tout savoir.

LINDORF.

Que voulez-vous? il faut toujours finir par se ranger. Je ne suis pas riche, je n'ai pour toute espérance que la succession très-incertaine d'un vieux oncle établi à la Jamaïque, qui n'a jamais voulu entendre parler de moi, par la seule raison que je suis son unique héritier, et qui ménage soigneusement sa santé, tout exprès, dit-il, pour me faire enrager plus longtems : qu'il vive, le cher homme : moi, pour ne jamais être tenté de desirer son héritage, je m'immole, j'épouse une fille jolie, jeune et riche. D'ailleurs le papa est engoué des militaires, et depuis que je me suis avisé de vanter ses conceptions musicales, d'applaudir à ses opéra, à ses concerto de violoncelles, il est fou de moi, il ne peut plus me quitter, et pour éviter ce malheur, il prétend me mettre en harmonie avec sa chère fille, et consolider notre union par l'accord parfait du mariage.

CÉCILE.

C'est charmant!

LINDORF, (*se levant.*)

A propos, j'oubliais ; grande nouvelle !

CÉCILE.

Eh, quoi! donc?

LINDORF.

Les articles officiels sont arrivés de France; une cargaison entière de chez madame Leroy, la femme de Paris qui a le plus de goût.

CÉCILE (*se levant.*)

Que me dites-vous là? Et je reste! ..... Ah! quel malheur si on m'avait devancée. Courons.

LINDORF (*offrant son bras.*)

Permettez-vous?

ALFRED.

Les gens de madame sont-ils là? (*A Lindorf.*) Je t'attendrai ici. (*Les valets paraissent; ils sortent tous, excepté Alfred.*)

SCENE III.

ALFRED. (*Seul.*)

En vérité, je ne crois pas qu'il y ait dans toute la Prusse deux officiers qui passent leur vie plus agréablement que nous; thés, bals, concerts, proverbes, plaisirs sur plaisirs, nous n'avons que l'embarras du choix; cette aimable vie durera-t-elle? Et l'avenir? ..... C'est pour Lindorf seul que la perspective est agréable, il se marie! ... L'hymen le fixe..... Ah! si j'avais l'esprit de l'imiter! ....

RÉCITATIF.

Plus que moi, Lindorf est heureux,
De l'amour inconstant, il a quitté les ailes;
Il n'est plus indécis; parmi toutes nos belles,
Un objet enchanteur a sû fixer ses vœux.
Trompé par mon humeur légère,
Au desir satisfait succède le desir.
Je vois mille beautés, toutes savent me plaire,
Je voudrais me fixer, et je n'ose choisir.

CANTABILE.

Dans les yeux de l'aimable Laure
Se peint le tendre sentiment,
Mon cœur éprouve en la voyant
Un trouble nouveau, je l'adore.
Hélas! ce feu ne dure qu'un instant,
Suis-je loin d'elle, il s'évapore.
Mais Aglaé
Par sa finesse,
Par sa gaîté,
Sa gentillesse,
A triomphé
De ma faiblesse;
Son nez en l'air
Et sa mine jolie,

Son esprit vif, dont la saillie
Brille, éblouit comme l'éclair.
Oui, tout décide ma tendresse,
Je crois aimer avec ivresse.....
Faut-il que Séline paraisse!
Elle s'empare de mon cœur,
Elle est si tendre, si sensible!
Oui, fuir loin d'elle est impossible,
Et je tombe à ses pieds où m'attend le bonheur.
Mais cet espoir est une erreur,
Séline est triste et languissante,
A des migraines, des vapeurs,
Et ma tendresse chancelante,
Tremble et craint un amour qui n'aime que les pleurs.

ALLÉGRO.

Ah! parmi cet aimable ensemble,
Ne pouvant fixer mon desir,
Pour me sauver l'embarras de choisir,
Aimons mille beautés ensemble!
Plus de soupirs, plus de langueurs,
Plus d'embarras et plus de doutes!
Les belles sont autant de fleurs,
Heureux qui peut les cueillir toutes.

SCENE IV.

ALFRED, LINDORF.

LINDORF.

Je viens de reconduire ma cousine; j'ai passé ensuite chez Renwal, pour savoir si Amélie était de retour de la campagne; elle revient ce soir pour le concert; nous aurons une assemblée charmante. Alfred! ... quelle aimable existence! .. Si cela pouvait toujours durer!

ALFRED (*étonné.*)

Si cela pouvait toujours durer! .... Mais....

LINDORF.

Eh! mon cher, est-ce que tout ne finit pas? Nous avons gagné six mille ducats au jeu; nous avons pris un train de maison magnifique, valets, chevaux, cuisiniers.....

ALFRED.

Ma foi, si le trésor venait à s'éclaircir, je retournerais au regiment; pour toi que l'hymen va fixer.

LINDORF.

J'irai m'établir dans la maison de campagne du cher beau-père. Oh! j'ai le caractère le plus heureux!

ALFRED.

Insouciant!

LINDORF.

Qui est-ce qui ne l'est pas, plus ou moins? c'est à ce mot là qu'on pourrait réduire à present ce que bien du monde appelle de la philosophie.

ALFRED.

Il faudra pourtant examiner quelque jour l'état de la caisse.

LINDORF.

Oui l'actif.

ALFRED.

Nous avons toujours pris sans compter.

LINDORF.

Supérieurement pensé! au moins nous n'aurons pas vu arriver lentement le dernier chapitre de nos plaisirs..... Nous avons mene notre dépense comme nos romans d'amour, un peu rapidement.

ALFRED.

Tu dis vrai; aussi ne doit-il guères rester.

LINDORF.

Bah! nous avons encore aumoins mille ducats.

ALFRED.

S'il ne nous reste pas davantage, au surplus, s'il faut faire une fugue, on assemble d'honnêtes Israëlites, on vend le mobilier.....

LINDORF.

Et l'on file : à propos ! le commandant de ton corps est ici ; on vient de le nommer général ; il aller lui faut faire la visite.

ALFRED.

J'y pense ; j'ai demandé le phaëton.

LINDORF.

Les chevaux nattés,

ALFRED.

La grande tenue ; piqueur en avant, jockey derrière ; nos chevaux Isabelle, train d'enfer !

LINDORF.

Je suis sûr que tu me ressembles ; quand tu es dans toute ta splendeur, tu voudrais te voir passer.

ALFRED.

Ma foi, oui, et pour m'admirer, l'univers aux fenêtres.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ZAMOR.

ZAMOR.

LA voiture est prête.

LINDORF.

Tout le monde est-il là ?

ZAMOR.

Oui, monsieur.

LINDORF (*à Alfred.*)

Attends donc, je t'en prie ; passe devant moi avec toute ta suite, afin que je jouisse du coup-d'œil. (*Il s'assied.*)

ALFRED.

Volontiers (*Il appelle.*) Hai ! Jones, Picard, Lafleur, Zéphir, Fritz, Zamor.

SCENE VI.

LES MÊMES, *un Jockey*, *un Coureur*, *un piqueur*, *un Chasseur.*

ALFRED (*se mettant à la tête.*)

Y êtes-vous? ... Marche! (*Ils défilent.*)

LINDORF.

Tenue superbe! c'est ça; c'est ça.

SCENE VII.

LINDORF (*seul.*)

QUEL train cela fait dans une ville de province! Réellement ce serait dommage de congedier une maison pareille; d'honneur, c'est monté sur un pied respectable. Ah! j'en garderai toujours une partie pour me marier; il faut conserver ce brillant, cette élégance, qui ravit une jeune personne, et souvent nous fait aimer d'elle. C'est un excellent parti que cette petite Amélie; elle est seule héritière d'un père qui a des établissemens, des manufactures; je plais beaucoup au père; quant à la fille, il y a de la tiédeur dans son sentiment pour moi; elle a, dit-on, le cœur occupé de ce Firmin.... C'est qu'en vérité ces jeunes personnes en province ont une manière d'aimer toute sentimentale. Eh, bien! je l'aimerai à sa manière. Je me prête à tout.

SCENE VIII.

LINDORF, GERMAIN, RENWAL.

GERMAIN (*accourant.*)

MONSIEUR de Renwal.

LINDORF.

Ah! le père! bon.

RENWAL.

Vous voyez que je suis exact. Comment, votre toilette est déjà faite?

LINDORF.

Elle est d'hier.

RENWAL.

D'hier?

LINDORF.

J'ai passé la nuit chez l'inspecteur.

RENWAL.

Vous vous tuez, mon ami.

LINDORF.

Je corrige les excès par les contraires; de retour à sept heures, à la paume jusqu'à dix; de-là, Alfred et moi, nous avons été voir une course aux remparts, avec les plus jolies femmes de la ville. Un déjeûner charmant a terminé la matinée, et me voilà. Dirait-on, que j'ai passé la nuit.

RENWAL.

A votre âge je me ménageais davantage; je ne veillais jamais.

LINDORF.

Eh, bien! par mon calcul j'ai déjà vécu le double de vous.

RENWAL.

Songez donc que vous allez vous marier.

LINDORF.

Aussi, je vais me réformer.

RENWAL.

Quand?

LINDORF.

Dès ce soir. Ah! ça, mais êtes-vous bien sûr que je plaise à votre fille?

RENWAL.

Parbleu!

LINDORF.

Le sensible Firmin l'occupait beaucoup; je connais l'empire d'un premier sentiment.

RENWAL.

Ma fille n'y pensait que pour obéir à sa mère, qui n'existe plus; et ma tendre Amélie trouvera le bonheur en cédant aux vœux d'un père qu'elle chérit.

LINDORF.

Vous êtes sûr de cela? Le bon Firmin est aimable pourtant.

RENWAL.

Ne me parlez plus de ce Firmin dont ma femme était entichée, je ne sais pourquoi; un petit commerçant, sans goût, sans tact, qui se pique d'être musicien, et qui n'en a pas même le sentiment! Moi, recevoir un tel homme! en faire mon gendre!..... Vous connaissez mes concerto de violoncelle, dont vous êtes enthousiasmé; Monsieur s'est avisé d'en faire la critique.

LINDORF.

C'est incroyable! ..... N'oubliez pas que nous avons ce soir un concert; vous êtes partie obligée.

RENWAL.

Je n'y manquerai pas certainement, et je viens vous proposer une chose charmante.

LINDORF.

Qu'est-ce donc?

RENWAL.

Vous connaissez bien mon dernier opéra?

LINDORF.

Celui qu'on n'a pas voulu....

RENWAL.

Oui, la cabale.... Vous vous rappelez le final du dénouement?

LINDORF.

Je le sais par cœur. Je n'aime, je n'étudie que vos ouvrages.

RENWAL.

Le brave Garçon! ... Le morceau sera en situation, un rival, des amis, des amans désolés, un père qui s'attendrit.... Ah! ah! ah! (*il rit.*) Vous aimez la musique, j'en rafole; vous donnez ce soir un concert, j'y viens; j'apporte le contrat et le final; nous signons l'un, nous chantons l'autre, et vous voilà mon gendre.

LINDORF.

En musique... c'est une idée tout-à-fait piquante.

RENWAL (*donnant la musique à Lindorf.*)

Tenez, voilà la partition, les rôles; tout est copié. Vous serez content, j'espère?

LINDORF.

Mais puis-je me flatter que l'aimable Amélie voudra bien....

RENWAL.

Oui, oui, elle sera de retour; vous l'entendrez aussi, et je serai fort aise de savoir votre avis.... Vous l'aimerez bien, n'est-il pas vrai?

LINDORF.

Je l'aime déjà; elle est charmante! Je ne puis pas vous dire précisément que ce soit encore une passion.

RENWAL.

J'entends bien! Je suis raisonnable, et je sais qu'à la rigueur il n'est pas nécessaire.... Je n'ai jamais été amoureux de ma femme, moi, eh, bien!

nous avons fait le meilleur ménage..... mais il faut toujours des procédés.

LINDORF.

Ah! oui, infiniment de procédés, des soins, des égards; croyez.....

RENWAL.

Bien, bien, je vois que vous rendrez ma fille très-heureuse.... mais n'oublions pas un autre article qui n'est pas moins essentiel.

LINDORF.

Lequel?

RENWEL.

Vous m'avez promis une petite note de votre bien.

LINDORF, (*souriant.*)

Oh! ce sera bientôt fait.

RENWAL.

Je vais passer chez mon notaire; il faut décider les articles du contrat, du douaire.

LINDORF.

Fi donc! un douaire? don mutuel! quand une femme jeune et belle nous enrichit de tous ses charmes, il faut lui en marquer sa reconnaissance au présent comme pour l'avenir.

RENWAL.

Bien! mon gendre! vous justifiez mon choix. J'ai toujours aimé les militaires.

LINDORF.

De votre part vous donnez? ....

RENWAL.

Mes deux terres et ma manufacture; tout mon bien après ma mort.

LINDORF.

C'est superbe!

RENWAL.

Allons, je cours chez le notaire.

LINDORF.

LINDORF.

Vous dites? ....

RENWAL (*revenant.*)

Bien!

LINDORF.

Don mutuel.

RENWAL.

Des biens.

LINDORF.

Du mobilier.

RENWAL.

Métairies.

LINDORF.

Argenteries.

RENWAL.

Contrats.

LINDORF.

Bijoux!

RENWAL.

Maisons.

LINDORF.

Diamans.

RENWAL.

Terres.

LINDORF.

Chevaux.

RENWAL.

A ce soir la signature.

LINDORF.

Le concert et le contrat.

RENWAL.

Et tout sera terminé. (*A part.*) La tête est un peu légère, mais le meilleur cœur!.... C'est un homme charmant. (*Il sort.*)

SCENE IX.

LINDORF (*seul.*)

Quel avenir! ..... de grands biens, une femme délicieuse! tout me présage un bonheur sans fin. ... Mais, hélas! je le paie de ma liberté.

RÉCITATIF.

C'en est fait, à l'autel de l'hymen en ce jour,
Je vais m'enchainer sans retour;
Oui, je le sens, il faut que je me sacrifie.
Et puisse un si beau dévouement
Servir enfin d'exemple à mon siècle inconstant!
Adieu plaisirs, adieu folie,
Oui, c'en est fait, et pour la vie
Je me sacrifie.....
Je me marie!
Qu'ai-je dit, juste ciel!
Un lien éternel;
La raison, la constance!
Ah! j'en frémis d'avance;
Eh! non, c'est folie.

RONDEAU.

Avec femme jolie
Qui nous donne son cœur,
Passer toute la vie
Ah! c'est là le bonheur.
Oui, je sens dans mon âme
Qu'on peut être amoureux
Et souvent très-heureux,
Même auprès de sa femme.

FIN.

Oui, je l'aimerai,
Je la chérirai
Toute la vie;
Elle est si bonne et si jolie,
Mais déjà malgré moi
Je sens, je ne sais quel effroi,

Et si quelque galant venait près d'Amélie ?
O ! jalousie ?.....
Mais non, il vaut bien mieux gaiement,
Riant de ma colère
Près d'une épouse chère,
Lui dire tendrement,
Avec femme jolie, etc.

SCENE X.

LINDORF, GERMAIN.

GERMAIN.

UNE lettre pour monsieur. (*Il sort.*)

LINDORF.

La réponse de quelque jolie femme pour la fête de ce soir. Lisons.

» Monsieur, malgré vos importantes occupations, » il faut que vous m'accordiez un moment d'entre- » tien. Puisque votre bonheur va me réduire au » désespoir, puisque l'on sacrifie l'intérêt à l'amour » le plus tendre. » (*Il jette la lettre sur la table.*) C'est du Firmin ! que puis-je faire à cela, moi ? Amélie ne le préférait que pour plaire à sa mère..... La mère n'est plus, le père ordonne, elle obéit, tout cela est dans l'ordre ; il m'a rendu tout triste avec sa lettre.... Je ne la finirai pas ; non, je me connais.... Je suis sensible, et l'on ne sait pas jusqu'où cela peut aller. Non, je ne la finirai pas ; mon Concert doit seul m'occuper aujourd'hui..... Il demande, dit-il, un moment d'entretien ? Je ne puis pas le voir, à moins qu'il ne se détermine à venir lui-même.... Ma foi, pourquoi pas ? Il joue fort bien du violon, il m'est nécessaire ; de son côté, il a besoin de moi, il faut qu'il vienne.... il le faut.... Repondons. (*Il écrit.*) Monsieur, je ne puis

consentir à ce que vous exigez de moi, qu'autant que vous voudrez bien me faire l'honneur de venir à la fête que je donne ce soir, et qui réclame tous mes soins; je compte sur vous pour une partie très-essentielle, n'oubliez pas d'apporter votre violon, je vous en prie, je l'exige; et après le concert, je suis entièrement à vous. (*Il appelle Germain.*)

SCENE XI.

LINDORF, GERMAIN.

GERMAIN.

On attend la réponse.

LINDORF.

La voici. (*Germain sort.*) A présent, que j'ai fini l'article important, celui des plaisirs, il faut bien s'occuper d'un autre moins agréable, le chapitre des affaires (*Il soupire.*) Je les déteste, les affaires, c'est si triste! Il faut cependant compter ce qui nous reste... Ce secrétaire, dépositaire précieux de toutes nos ressources !.... en m'en approchant, je ne sais quelle terreur secrète s'empare de moi.... (*Gaîment.*) C'est la boîte de Pandore que ce maudit secrétaire, je crois déja en voir sortir toutes les folies que nous avons faites. Nous n'avons pas beaucoup d'ordre, chacun a dépensé de son côté, et à la fin il se pourraît..... Ouvrons pourtant. et prenons courage ... Le sort en est jetté, la clef tourne, la tablette tombe et les tiroirs..... (*il en ouvre plusieurs avec avidité*) se montrent vuides..... Non, dans un seul j'apperçois une petite bourse, bien chétive, bien mince..... Ah! (*Il la prend.*) O! reste infortuné! viens contre mon cœur! (*gaîment*) tu ne me resteras pas longtems, va..... C'est tout juste ce qu'il faut pour payer le souper de ce soir (*Noblement.*) Voici Alfred! il faut lui apprendre nos malheurs et en rire avec lui.

SCENE XII.

LINDORF, ALFRED.

LINDORF.

Eh bien, mon cher ! la visite? . .

ALFRED.

A fait un train !.. l'équipage, la suite !

LINDORF.

Je vois la scène d'ici.

ALFRED.

Etonnante ! les femmes enchantées, les passans ébahis !... les envieux désolés. Eh bien ! croirois-tu qu'au milieu de ce luxe, de tout cet étalage, quelques réflexions philosophiques venaient de tems en tems appaiser un peu l'ivresse de ma jouissance.

LINDORF.

Je le crois..., car nous sommes plus philosophes que l'on ne l'imagine.

ALFRED.

Tu crois plaisanter; mais, pour philosophe, je le suis.

LINDORF.

Pas plus que moi !..... Aujourd'hui, surtout, je me sens une disposition. . .....

ALFRED.

Oh ! je m'en sens bien davantage.

LINDORF.

D'honneur ! Ah ! parbleu, je veux en avoir la preuve.

ALFRED.

Je me livre? As-tu donné le coup-d'œil à la masse du numéraire?

LINDORF (*très-sérieusement.*)

Oui.

ALFRED (*effrayé.*)

Eh bien?

LINDORF (*sérieux.*)

L'embonpoint diminue un peu.

ALFRED.

Cela doit être, au train que nous allons depuis un mois; mais il reste encore quelque chose?

LINDORF.

O mon dieu, oui, il reste.....

ALFRED.

Combien à peu près?

LINDORF.

Devine.

ALFRED.

Nous avions gagné six mille ducats.

LINDORF.

C'est vrai; mais nous avons dépensé.....

ALFRED.

Je le sais; aussi, en mettant qu'il nous en reste encore la moitié.

LINDORF.

Lâche, lâche.

ALFRED.

Douze cens ducats.

LINDORF.

Tu as de la philosophie, dis-tu?

ALFRED.

Stoïque!

LINDORF (*lui présente la bourse, et d'un ton gai et tragique.*)

Du plus brillant trésor, voilà ce qui nous reste.

ALFRED (*soulevant la bourse.*

Ça ?

LINDORE.

Quatre cent soixante livres.

ALFRED.

Je l'avais deviné !

LINDORE.

Toi ?

DUO.

Cher camarade, embrassons nous,
Tristes jouets du sort, nous éprouvons ses coups ;
Notre bourse est dégarnie,
Ayons recours à la philosophie.
Non, non, plus de folie
Vive, vive la philosophie.

ALFRED.

Décidément, je quitte cette ville,
Je retourne à la garnison.

LINDORE.

Chez le beau père, sans façon,
Moi, je fixe mon domicile.

ALFRED.

Cruel départ, qu'il va coûter de larmes !

LINDORE.

De nos veuves vois les allarmes.

ALFRED.

Que de pleurs !

LINDORE.

De douleurs.

ALFRED.

Que d'allarmes !

LINDORE.

Que de larmes.

ALFRED.

De langueurs.

LINDORF.

De vapeurs.

Ah ! je crois crois déjà les entendre,
Mais en partant, il faut tout rendre,
Que de cheveux !

ALFRED.

Que de billets !

LINDORF.

Que de couplets !

ALFRED.

Que de portraits !

LINDORF.

A demander,

ALFRED.

A retirer !

LINDORF.

A renvoyer,

ALFRED.

A déchirer !

LINDORF.

Pauvre Emilie !

ALFRED.

Pauvre Julie !

ENSEMBLE.

Mais les amans, mais les maris

LINDORF.

Seront heureux.

ALFRED.

Seront ravis.

ENSEMBLE.

Eh ! oui c'est vous,
Pauvres amans, pauvres époux,
Qui jouirez de notre absence ;
Notre départ finit votre souffrance ;
Pardon, pardon,
Plus de soupçon
Cessez vos plaintes,
Plus d'allarmes, plus de craintes,
Nous comblons tous vos souhaits,
Vivez heureux, dormez en paix :
Nous vous quittons et pour jamais.

ALFRED.

Mon parti sera bientôt pris ; mais toi ?

LINDORF.

Je termine dès aujourd'hui.

ALFRED.

Mais à propos, sais-tu qu'on m'a assuré que le pauvre Firmin est au désespoir.

LINDORF.

Ne m'y fais donc pas penser : ne songeons qu'aux plaisirs qui nous attendent. Tu connais cette musique que nous devons exécuter ce soir.

ALFRED (*feuilletant une partition.*)

Ce final ?

LINDORF.

Oui, c'est celui de Renwal que déjà cet hiver.....

ALFRED.

Je me rappelle, mais ! que vois-je ?... mon ami, je ne me trompe pas ; le reconnais-tu, le petit Juif qui, à Berlin, nous a si bien.....

LINDORF.

Oui vraiment, le fripon le plus adroit.....

SCENE XIII.

LES MÊMES ; MOYSE.

LINDORF.

Eh ! bonjour, mon cher monsieur Melchisedech-Moyse-Aaron, un des plus honnêtes Israélites de toutes les synagogues passées, présentes et à venir..... qui diantre vous amène chez nous ?

MOYSE.

Ché me fais le plaisir tabor te souhaiter pien le

ponchour à monsié Lindorf et à monsié Alfred. Ché abris, par une grande hazard, que vous étiez en carnison à Kœnisberg.

LINDORF.

Oui, nous avions oublié de vous l'écrire.

MOYSE.

On a une peaucoup grande satisfaction de revoir des personnes honnêtes.

ALFRED (*ironiquement.*)

Ah! nous partageons bien ce plaisir là en vous revoyant, mon cher Moyse... Asseyez-vous.

MOYSE.

Pien obligé, monsié, le respect.....

ALFRED.

Avec nous!... Allons donc!

MOYSE.

Puisque vous l'ordonnez, monsié le chevalier.
(*Il s'assied.*)

LINDORF.

Il y a si longtems que nous nous connaissons; nous nous sommes vus souvent à Berlin, pour faire les affaires les plus brillantes (*à part*) les plus détestables.

MOYSE.

Vous me flattez! ché touchours fait mes efforts pour contenter les praves gens : ché viens ici....
(*Il se lève.*)

LINDORF (*bas.*)

Il vient... est-ce que nous lui devons quelque chose?

ALFRED (*bas.*)

Je ne crois pas.

MOYSE.

Ché viens, ché dis.

ALFRED.

Oui, vous venez ici pour votre commerce!..... Eh! bien cela va-t-il un peu?

MOYSE.

Pas peaucoup, pas presque, et c'est cé qui fait que ché suis venu..... pour vous parler d'un petite affaire.

LINDORF.

Nous n'en faisons plus du tout.

MOYSE.

Je sais, vous êtes riche à présent.

ALFRED (*riant.*)

A présent? Vous savez ça? Je vois qu'on vous a bien instruit.

MOYSE (*riant.*)

Oui, oui, je sais, et votre mariache aussi, monsié Lindorf.

LINDORF.

Ah! voilà pourquoi, peut-être, vous venez?.....

MOYSE.

Précisément!.... ché viens de faire un petite tournée à Paris et à Hambourg, et j'en rapporte peaucoup infiniment de pijoux, chaînes étrisques, ceindures à la géorgienne, flagon t'or, per l'huile antique, cachets, montres, bicles d'oreilles, colliers afec les jolies blaques à cornaline, ganne à bomme t'or, linettes t'aproche, bracelets, médaillons garnis te perles, safires, accate, ripis, émeraute, té plis, à la mode de France; enfin, ché pourrai vous fournir, dans une heure, pour votre mariache, le plus choli assortiment de toute l'Allemagne.

LINDORF.

Dans une heure!.. c'est charmant!

MOYSE.

Ché apporte aussi un service comblet té l'argenterie afec un tessert superbe en fermeil, car il faut pien pour madame, ça montera pien auchiste, et per vous seul, monsié le chevalier, à la motique somme té six mille florins.

LINDORF *riant.*)

Six mille florins!.. que cela?.. Ça ne peut pas nous embarrasser, Alfred...., nous avons là.

ALFRED (*riant.*)

Oui, nous avons là ....

MOYSE.

Et puis jé viens encore pour une autre chose beaucoup plis ...

LINDORF.

Ah! mon dieu! nous n'en sommes pas quittes!

MOYSE.

C'est pour un petit effet....

ALFRED.

Nous y voilà.... Au diable le petit effet.

MOYSE.

Mille trois cents soixante-un florins, payables le lendemain du mariage de l'un des deux soussignés, et qui m'a été passé par mon confrère Iacob.

LINDORF (*bas à Alfred.*)

Le confrère Iacob! je m'en souviens, nous sommes pris. (*Haut, avec un peu d'humeur.*) Mon cher, finissons; pour toutes ces petites misères, bijoux, argenteries, il vous faut de l'argent comptant, n'est-ce pas? MOYSE.

Non, point du tout, aucunement, Monsieur.

LINDORF (*étonné.*)

Non! Ah! ah! et le petit effet de 1361 florins, celui-là, il faudra du moins l'acquitter sur le champ.

MOYSE.

Non, point du tout, aucunement, Monsieur.

ALFRED.

Comment, point du tout?

MOYSE.

Un simple regonnaissance de M. le Chevalier....

LINDORF.

Mais, mon cher Moïse, vous m'étonnez?.. mais, est-ce que vous auriez changé d'état?

MOYSE.

Non, moussie, j'exerce toujours le même profession.

LINDORF.

Vous êtes toujours juif?

MOYSE.

Toujours pour vous servir.

ALFRED.

Et vous ne voulez pas d'argent? Je suis confondu!

MOYSE.

Je ne demande point, et j'apporte au contraire

ALFRED.

Vous apportez? .... C'est bien plus fort ceci.... Voyons, qu'apportez-vous?

MOYSE.

Une note.

LINDORF (*atrappé.*)

Ah! c'est une note!

MOYSE.

Pien détaillée, qui m'a été donnée par M. Bernard, négociant de Hambourg, qui me charge de passer chez M. Lindorf, officier prussien de présent en garnison à Kœnisberg (*il lit*), pour le prévenir que Michel-Joseph Rénolphe, propriétaire de sucrerie de la Madelenelle à la Zamaïque....

LINDORF.

Ce vieux parent, qui jamais n'a voulu me répondre!.... que lui est-il arrivé?

MOYSE.

Il y a un an qu'à la suite d'un de ses accès de colère, qui lui étaient très-communs, il est décédé.

LINDORF.

Décédé!.....

ALFRED.

Décédé!..... Lindorf sens-tu bien la force de ce mot là?.....

LINDORF.

J'en suis tout troublé!....

ALFRED.

Assieds-toi..... (*Il approche un fauteuil*)

LINDORF.

Je te remercie!.... A-t-il laissé..... (*bas.*) je suis si ému, que je n'ose pas m'informer.....

ALFRED (*bas.*)

Je suis moins affligé que toi, et je vais savoir..... (*haut et avec l'air touché*) Est-il mort riche, ce pauvre M. Rénolphe?

MOYSE.

Il laisse cinq cents mille livres tournois!...

ALFRED.

Cinq cents mille livres! Lindorf!.....

LINDORF.

Cinq cents mille livres, Alfred! Ah, mon ami, c'est un événement.....

ALFRED.

Allons, sois raisonnable! il faut bien se résigner.

LINDORF.

Soit, je me résigne, mon ami, ne me ménage donc

pas, et demande lui tout de suite..... en quoi consiste..... la succession.

ALFRED (*ému.*)

Je vais lui demander. (*A Moïse.*) Mon cher Moïse, sont-ce des sucres, des cafés, une habitation qu'il a laissés?

MOYSE.

Il y a de tout, Moussié.

ALFRED (*tout ému.*)

Il y a de tout! Lindorf.

LINDORF (*soupirant.*)

Il y a de tout! Alfred.

ALFRED.

Que veux-tu, il faut bien prendre son parti sur une chose.....

LINDORF

Je le drends aussi, mon cher Moïse... Ecrivez donc à M. Bernard que je suis très-disposé à toucher l'héritage et à recevoir ses bons offices. Pour vous, vous serez récompensé, (*gaîment*) et je vous promets que je vous payerai vos premiers mémoires sans en rien rabattre.

MOYSE.

Comme il plaira à M. le Chevalier; je vais toujours chercher les bijoux, l'archenteries, les vermeils, les croissans, et je reviens au plutôt. En attendant, ché salue M. Alfred et M. Lindorf.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

ALFRED, LINDORF.

LINDORF.

Je suis riche! Alfred!

ALFRED.

Cela vient à merveille au moment d'un mariage.

LINDORF.

Je ne me marie plus, je veux vivre libre ; j'épousais par raison. . . . . .

ALFRED.

Attends donc. . . . . on croira plutôt que c'était l'intérêt seul. . . . .

LINDORF.

Tu me fais frémir ! . . . . . En effet, serai-je par délicatesse obligé d'épouser Amélie ?

ALFRED.

Je le crains, à moins que ne t'aimant pas. . . . . .

LINDORF (*saisissant vivement cette ouverture.*)

Elle ne m'aime pas !

ALFRED.

Tu ne la rendisses malheureuse.

LINDORF.

Je la rendrais malheureuse.

ALFRED.

Alors en la refusant, tu fais une bonne action.

LINDORF (*vivement.*)

Je la refuse, et je fais une bonne action. Tu me rends la vie ! (*gaîment*) nous garderons donc les viskis, les lettres, les portraits.

ARFRED (*de même.*)

Et nous augmenterons même la collection.

LINDORF.

Je l'espère. Mais il faut trouver un moyen pour se dégager sans offenser Renwal.

ALFRED.

Ah ! cet article là ne sera peut-être pas bien aisé.

LINDORF.

Quel nouvel embarras! ..... Ecoute-moi, mon ami; il faut.... (ça ne nous est pas encore arrivé) Mais, tiens, aujourd'hui il faut réfléchir, et sérieusement! Retirons-nous dans l'appartement le plus reculé, et là nous déciderons sur le parti qui nous reste à prendre. Viens, mon confident, mon ami, le compagnon de tous mes plaisirs, de toutes mes folies; viens, nous ne nous quitterons jamais, et c'est ce qui me flatte le plus dans l'heri[illegible]ue le sort vient de m'envoyer.

SCENE XV.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN (*à Lindorf.*)

M. Firmin demande à vous parler.

LINDORF.

Quel contre-tems! ..... Il est bien pressé; deux heures avant que le concert commence..... Va lui dire que je suis à lui dans un instant.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVI.

GERMAIN, FIRMIN.

GERMAIN.

M. Lindorf vous prie de l'attendre; il espère que vous voudrez bien.....

FIRMIN.

Oh! il peut être sûr que je ne m'en irai pas sans l'avoir vu; vous pouvez le lui dire.

GERMAIN.

J'y vais. (*Il sort*)

SCENE XVII.

FIRMIN (*seul.*)

(*On apporte une boîte fermée et un étui de violon.*)

LAISSEZ cela sur cette table. (*Le domestique sort.*) J'ignore si c'est pour me narguer que mon rival m'a écrit de venir ici avec mon violon (*il ouvre la boëte et fait voir deux [illegible]ets*); mais en tout cas, j'ai apporté un accompagnement qui pourra bien lui prouver qu'on ne me plaisante pas impunément; le voici.

SCENE XVIII.

FIRMIN, LINDORF.

LINDORF.

MON cher Firmin, vous voyez que je n'ai pas été long-tems : je vous sais un gré infini de votre complaisance.

FIRMIN.

Vous n'avez pas dû douter un instant de mon exactitude, monsieur.

LINDORF.

Effectivement, vous arrivez de bonne heure.

FIRMIN.

Si j'avais cédé à mon impatience, je serais venu encore plutôt.

LINDORF.

A merveille!

FIRMIN.

En pareille occasion, je ne me fais jamais attendre.

LINDORF.

Je le crois, je sais que vous aimez beaucoup la musique.

FIRMIN (*se contenant.*)

Il en est une qui ne peut manquer de me plaire.... surtout si nous l'exécutons ensemble.

LINDORF.

Vous êtes fort : et je ne devrais peut-être pas, si j'avais de l'amour-propre, risquer de me mesurer avec vous.

FIRMIN.

Ah! ça, monsieur, auriez-vous intention de me railler ?

LINDORF.

Je n'ai garde, j'ai trop intérêt à vous ménager; mais je dois vous mettre au fait.....

FIRMIN (*impatienté.*)

Eh! j'y suis, Monsieur, j'y suis.

LINDORF.

Oui; eh bien! ce sera agréable, n'est-ce pas?

FIRMIN.

C'est selon.

LINDORF.

Nous aurons un peu de monde.

FIRMIN.

Il me semble que cela est assez inutile.

LINDORF.

Pardonnez-moi, cela encourage.

FIRMIN.

Je vous prie de croire que je n'en ai pas besoin.

LINDORF.

Moi, j'avoue que sans quelques spectateurs.....

FIRMIN.

Des spectateurs !

LINDORF.

Ma foi, oui, ... cela anime..... Mais, dites-moi, vous avez fait apporter.....

FIRMIN.

Je n'ai rien oublié; les voilà.

LINDORF.

Est-ce que vous en avez apporté deux?

FIRMIN.

C'est mon usage, et vous choisirez.

LINDORF.

Je vous remercie; j'ai les miens, et je m'en sers de préférence.

FIRMIN.

Libre à vous.

LINDORF.

Voyons toujours les vôtres, nous pouvons essayer.

FIRMIN.

Quoi! dans ce salon?

LINDORF.

Sans doute. Ouvrez donc la boëte.

FIRMIN.

Où sont renfermés

LINDORF.

Vos violons.

FIRMIN.

Mes pistolets? (*étonné*) mes violons?

LINDORF.

Vos pistolets? (*Il ouvre la boëte.*) Ah! ah! une boëte de Peniet! des pistolets de combat..... Ah! ah! ah! j'avais joliment pris le change. Vous venez donc pour vous battre, Monsieur?

FIRMIN.

Vous le savez bien, Monsieur, N'avez-vous pas lu ma lettre?

LINDORF.

Ma foi, il faut vous l'avouer, je ne l'ai pas ache-

vée, j'avais la tête si remplie! ..... Pardon, je vais réparer mon étourderie. (*Il lit.*)

« Puisque mon bonheur.....

J'ai déjà lu ça.

« Il faut que vous ayez ma vie ou que j'aie la » vôtre; ce soir derrière les murs de la ville, je » vous attends. Le pistolet sera mon arme; que » ce soit aussi la vôtre. »

Accordé.

FIRMIN.

Maintenant, Monsieur, rien n'empêchera.....

LINDORF.

De tout mon cœur; mais nous nous devons tous deux à la société, et en conscience je ne peux pas la priver d'un amateur aussi distingué. ... Après le concert, pendant le souper, nous sortirons.

FIRMIN.

Mon impatience ne me permet pas d'attendre.... Monsieur, il faut absolument qu'avant le concert vous veniez.....

LINDORF.

Monsieur, il faut absolument qu'avant le combat vous jouiez, vous chantiez même.

FIRMIN.

Mais, Monsieur.

LINDORF.

Ou je ne me bats pas.

FIRMIN.

Eh bien! Monsieur, je jouerai, je chanterai.

LINDORF (*riant.*)

Eh bien! Monsieur, je me battrai, et nous voilà tous contens.

SCENE XIX.

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE.

Je suis enchanté de vous trouver ici, Lindorf; j'ai absolument à vous parler sur l'objet le plus intéressant.

LINDORF (*s'amusant.*)

Ma belle parente, le ton touchant et solemnel que vous prenez en ce moment (*gaîment*), et qui vous est si peu ordinaire (*sérieux*) m'étonne, m'effraye..... (*gaîment*) me paraît très-plaisant, je vous l'avoue..... mais, n'importe! me voilà tout prêt à vous écouter. (*à Firmin*) Monsieur, vous voyez qu'il est ici question d'un entretien sérieux..... ainsi.....

CÉCILE.

Non, non, Firmin n'est pas de trop.

LINDORF.

Madame dit que vous n'êtes pas de trop.

CÉCILE.

Il s'agit d'Amélie, cette jeune personne pleine d'attraits, de vertus, elle vient d'arriver désolée, elle m'a confié ses peines, et je la trouve vraiment bien à plaindre de se voir obligée d'obéir à son père, et de sacrifier l'inclination qu'elle a pour un homme honnête.

LINDORF (*à Firmin*)

L'homme honnête, c'est vous.

CÉCILE.

La prévention de Renwal, son goût décidé pour les militaires, tout fait craindre à Amélie de ne pouvoir le faire changer de résolution, à moins que mon aimable parent, ne se piquant de générosité....

LINDORF, (*très-sérieusement.*)

Certainement..... je sens comme je dois....., oui, cette preuve d'estime, de confiance, est bien faite pour.... Mais, de votre côté, soyez juste, et convenez que... Amélie.... que son père.... que monsieur lui-même.....

CÉCILE.

Mais, en vérité, Lindorf, vous déraisonnez.

LINDORF (*riant.*)

Mais, en vérité, ma cousine, je le sais bien, et cela ne doit pas du tout vous étonner. A présent, voyons en quoi je puis vous obliger?

CÉCILE.

En suivant les mouvemens de votre bon cœur, et servant l'amour tendre et constant de deux êtres sensibles.....

FIRMIN (*vivement.*)

En vous expliquant avec franchise.

LINDORF (*avec dignité.*)

Jeune homme, modérez cette vivacité. Et vous, Madame, je..... ah!..... si....

CÉCILE (*étonnée.*)

Eh bien!

FIRMIN (*de même.*)

Comment!

CÉCILE.

Expliquez-vous? ce silence!....

FIRMIN.

Cet air rêveur.....

CÉCILE.

Préoccupé.

(*Lindorf laisse tomber ses yeux sur la partition, fait un mouvement, l'ouvre et la referme.*)

Parlez donc? enfin.

LINDORF (*les prenant par la main.*)

Ecoutez-moi, écoutez-moi, tous deux.

CÉCILE.

J'écoute.

LINDORF.

Vous aimez la musique?

CÉCILE (*impatientée.*)

Oui; mais qu'importe?

LINDORF (*insistant.*)

Vous aimez la musique? vous voyez ce final?

FIRMIN (*en colère.*)

Eh! qu'y a-t-il de commun entre ce final?....

LINDORF (*s'amusant.*)

Ce qu'il y a?..... ce qu'il y a? .... sachez.... mais on vient .... ne faites rien paraître, et surtout ne parlez à personne de ce que je viens de vous confier.

(*Firmin témoigne sa colère par ses regards, et Cécile montre aussi son impatience et sa surprise.*)

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED, RENWAL, AMÉLIE.

ALFRED (*donnant le bras à Amélie.*)

Je t'annonce M. de Renwal, sa charmante fille, nos amis.

LINDORF.

Mes dames, mes bons amis, que j'ai de remerciemens à vous faire, et surtout à la belle Amélie qui a daigné.....

AMÉLIE.

Mon père le desire, Monsieur, et ses volontés

seront toujours des lois que je me ferai un devoir de respecter.

RENWAL.

Je vous l'ai dit, c'est une excellente fille! (*bas*) j'ai apporté le contrat.

LINDORF.

Et votre violoncelle?

RENWAL.

Parbleu! et je suis en doigts.

LINDORF.

On n'est pas plus aimable (*bas à Alfred.*) Cette bonne Amélie, elle me déteste! mais bientôt.....

ALFRED.

Il me semble que nous pourrions commencer.

LINDORF.

Voici un final de la composition de Monsieur, nous allons l'exécuter. Nous y joindrons l'action; cela ajoute encore.

RENWAL.

Non, mon ariette italienne d'abord, ma concertante, cela nous mettra en train; je vais distribuer les rôles du final.....

LINDORF.

Alfred et moi, nous connaissons vos intentions, si vous le permettez, nous vous éviterons cette peine.

RENWAL.

Volontiers.

LINDORF.

Distribue, Alfred.

ALFRED.

L'amante timide, sensible (*à Amélie*), c'est vous... l'amie qui s'intéresse à son sort (*à Cécile*), c'est bien là votre rôle; l'amant aimé,

RENWAL (*frappant sur l'épaule de Lindorf.*)

C'est lui.

ALFRED.

Le père, brave homme, un peu entêté.

RENWAL.

C'est moi.

ALFRED.

Belle basse-taille, le sol plein.

RENWAL.

C'est moi, vous dis-je.

ALFRED (*donnant les autres rôles.*)

Le rival généreux (*à Firmin*), les amis..... Bon, nous pouvons commencer.

RENWAL.

A ma concertante; allons; y êtes-vous?

RÉCITATIVO.

Va pure, ovunquè vai
Da me non fuggirai.
Nò, non fia ver,
Che sola fra numi
E fra i mortali
Tu non senti, i miei strali.
E vada illesa
Dalle soavi mie fiamme feconde,
Da cui non son sicuri i sassi e l'onde.

ARIA.

Quel ruceletto
Che l'onde chiare,
Or col Mare,
Confonderà.
Nel mormorio
Del foco mio,
Colle sue sponde
Parlando va.
Quel Angeletto

Eh! arde d'amore,
E serba al piede,
Ma non al core
La libertà.
In sua favella
Per la sua bella
Che ancora non riede
Piangendo sta.

(*Après l'air italien.*)

RENWAL.

Au final, Alfred, au piano, je tiendrai la partition, il faut vous mettre au fait.

LINDORF.

Nous savons.

RENWAL.

Je vous recommande surtout la prière des amis. C'est le moment de l'attendrissement paternel; morceau auquel je tiens beaucoup. Allons.....

(*Parlant à l'orchestre, fortissimé les basses pour l'entrée du père.*)

FINAL.

RENWAL.

Non jamais à ces nœuds je ne puis consentir,
J'ai donné ma parole et ne puis les unir.

Les AMIS et les AMANS.

Ah! soyez moins sévère,
Ah! montrez-vous bon père;
Cédez à notre prière,
Cédez, cédez à nos vœux.

RENWAL.

Non je ne puis former ces nœuds, etc.

(*Après le final à Lindorf.*)

Eh bien! partez donc, c'est à vous.

LINDORF.

Il y là quelque chose qui m'embarrasse, et que je ne pourrai jamais dire.

RENWAL.

C'est bien aisé, pourtant! (*il chante*) si, si, la, la, ré, mi, fa, sol.

LINDORF, (*l'interrompant.*)

Oh! non, non, ce n'est pas dans la musique, c'est dans les paroles.

RENWAL.

Les paroles!..... paroles de final, on sait bien qu'on n'exige pas..... il dit au père : « Daignez m'accorder votre fille. »

LINDORF.

M'accorder votre fille!..... c'est cela précisément qu'il m'est impossible de dire. (*Montrant Firmin*) Monsieur, j'en suis sûr, se tirera beaucoup mieux de ce passage.

RENWAL (*bas.*)

Firmin!..... mais songez donc..... Comment vous voulez à présent chanter le rôle du rival généreux!

LINDORF (*sérieusement.*)

C'est le mien!..... c'est le seul qui puisse me convenir en ce moment. Ecoutez-moi, et vous verrez si j'ai bien fait de m'en charger.

(*Suite du final.*)

Oui je renonce à la belle Amélie,

RENWAL.

Julie!

LINDORF.

Amélie, laissez-moi nommer.

(*Suite du final.*) (*Il chante.*)

J'aurais fait le malheur, le malheur de sa vie ;

(*Montrant Firmin.*)

Il possède son cœur, accordez-lui sa main.

RENWAL (*très-surpris.*)

Qu'est-ce à dire, Monsieur ; expliquez-vous, est-ce une plaisanterie ?

LINDORF.

Non, c'est très-sérieux, on ne peut pas plus sérieux. Je ne savais comment vous instruire, votre final m'en a offert le prétexte..... Apprenez donc....

RENWAL.

Monsieur, croyez-vous que l'on puisse ainsi.....

LINDORF (*vivement.*)

Mes amis, à l'attendrissement paternel il ne pourra résister à ses propres accords.

(*Le final recommence.*)

Tous à RENWAL.

Ah ! soyez, soyez sensible,
A l'excès de leur malheur
Ne soyez point inflexible ;
Laissez parler votre cœur.

RENWAL.

Non, non, tout cela est inutile, je ne consentirai pas.

LINDORF.

Firmin adore votre fille, il en est aimé plus que vous ne le croyez, plus que je ne croyais moi-même ; vous alliez faire leur malheur ; j'y aurais contribué, et je ne me le serais jamais pardonné.

AMÉLIE.

Vous le savez, ma mère approuva mes sentimens pour Firmin.

CÉCILE.

Lui seul peut la rendre heureuse.

FIRMIN.

Oui, Monsieur, croyez que toute ma vie.....

LINDORF.

Consentez donc à leur hymen; par-là, vous rendez même à votre final un hommage éclatant; c'est lui qui triomphe; le mariage se termine en musique, comme vous le desiriez..... Vous vous attendrissez sur un point d'orgue, vos enfans vous embrassent pendant une tenue; je profite d'une cadence pour vous expliquer mes raisons, et nous finirons tous gaîment par le dernier chœur.

RENWAL (*à Amélie.*)

Tu le veux; Firmin seul peut donc faire ton bonheur, tu le préfères à cet aimable jeune homme.

(*On chante.*)

Ah! soyez sensible
A l'excès de leur douleur, etc.

Je n'y puis résister; allons, je me rends; au dernier chœur, mes enfans, allegro, et j'en donne moi-même l'exemple.

CHŒUR.

O jours heureux! moment prospère!
L'amour fléchit le cœur d'un père;
Non, non plus de douleur,
Il faut notre bonheur.

FIN.

NOTA. Il sera très-aisé dans les troupes où les acteurs ne pourraient pas exécuter le concert et l'air italien, d'aller tout de suite au final; il n'y a que quelques lignes à ôter dans le rôle de RENWAL.

CATALOGUE

Des Ouvrages qui se trouvent chez le même Éditeur.

Pièces de Théâtre.

Les hasards de la guerre, comédie mêlée de vaudevilles, en un acte. Prix 1 fr. 20 c.

Le Peintre français à Londres, comédie mêlée de vaudevilles, en un acte, 1 fr. 20 cent.

Le Congé, ou *la Fête du vieux Soldat*, comédie mêlée de vaudevilles, en un acte, 1 fr. 20 cent.

Sophie, ou *la malade qui se porte bien*, comédie mêlée de vaudevilles, en trois actes, 1 fr. 50 cent.

Georges-Times, ou *le Jokei maître*, comédie en 1 acte, avec vaudevilles, 1 fr. 20 cent.

Fera-t-on la noce ? comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, 1 fr.

Léhéman ou la *Tour de Newstadt*, opéra en trois actes, 1 fr. 50 centimes.

L'Irato ou *l'Emporté*, opéra-bouffon, 2me. édition, 1 fr. 20 cent.

Allez voir Dominique, vaudeville en un acte, 1 fr. 20 cent.

Le Mari, l'Amant et le Voleur comme il y en a peu, vaudeville en un acte, 75 cent.

Une heure d'absence, comédie en 1 acte et en prose, de M. Loraux neveu (représentée au théâtre Louvois), 1 fr. 20 centimes.

Pont-de-Veyle, ou *le Bonnet de docteur*, vaudeville en 1 acte, (du théâtre Montansier) 1 fr.

Le petit Jacquot, opéra en 1 acte (du théâtre Montansier), 1 fr.

Le Joueur d'échecs, vaudeville en 1 acte, de MM. Marsollier et Chazet. (au théâtre Montansier), 1 fr.

L'Abbé Peliegrin, vaudeville en un acte, (au Vaudeville), 1 fr. 50 cent.

Romans nouveaux.

La Famille des menteurs, vol. in-12, avec fig.

Histoire d'un chien, écrite par lui-même, et publiée par un homme de ses amis, ouvrage critique, moral et philosophique. 1 vol. in-12.

La premiere Nuit de mes noces, 2 vol. in-12, avec figures.

Peut on s'en douter? ou *Histoire véritable de deux familles de Norwich*, par madame Bournon-Mallarme, 2 vol. in-12. avec fig., 3 fr., et 4 fr. franc de port.

Le Savetier enrichi, ou *les trois mois de Niperc*, vol. in-12.

Madame Masson tient généralement tout ce qui concerne la Librairie, Romans nouveaux, Pièces de théâtre anciennes et modernes, et l'on peut s'abonner chez elle pour la lecure.